Table des matières

Chapitre		Page
	Préface	7
1.	Enfance et jeunesse	17
2.	Conversion	29
3.	Premiers pas dans la vie chrétienne	37
4.	En Angleterre. Préparation missionnaire	53
5.	Seul avec Dieu	73
6.	À Bristol	93
7.	Fondation de l'Institut Bristol	109
8.	Ouverture des premiers orphelinats	131
9.	Temps de maladie et d'épreuves de la foi	157
10.	La marche avec Dieu	181
11.	Évangéliste en Allemagne	205
12.	Constructions des maisons pour les orphelins	223
13.	Visite aux orphelinats	247
14.	Madame Müller	263
15.	Second mariage	277
16.	Un crépuscule transformé en aurore	289
17.	L'appel	313
	Appendice	323

Préface de G. Müller

qu'il écrivit pour le premier volume du « Récit »
publié en 1837

C'est après de longs mois de réflexion, un examen sérieux et prolongé de mes motifs et bien des prières, que je me suis décidé à écrire ce petit ouvrage. Pour aucune des décisions que j'ai été appelé à prendre au service du Seigneur, je n'ai autant prié qu'à ce sujet. Il m'est désagréable d'augmenter le nombre des livres religieux, et cela seul aurait suffi à m'empêcher de publier celui-ci ; si je ne chérissais l'espoir d'être, pour mes frères, un instrument qui les conduira à estimer davantage les saintes Écritures et à juger les principes de leurs actions à la lumière de la Parole de Dieu. Mais la raison qui m'a surtout décidé, c'est que je crois, d'après les constatations que j'ai pu faire, que la plupart des épreuves survenant aux chrétiens proviennent de leur manque de confiance en Dieu pour les choses du domaine temporel, ou du fait qu'ils dirigent leurs affaires d'une manière qui n'est pas conforme à ce qu'enseignent les Écritures. À cause de la façon merveilleuse dont Dieu a agi à mon égard dans les choses de cette vie, je me considère comme le débiteur de l'Église de Dieu, et je crois devoir dire plus particulièrement à mes frères pauvres, comment le Seigneur m'a conduit. Il a déjà béni pour bien des personnes ce que j'ai eu l'occasion de leur dire à ce sujet ; je crois donc bien faire en employant un moyen qui permettra que beaucoup d'autres en aient le bénéfice...

Si, au cours de ce travail, j'ai parlé ouvertement des péchés de mes années sans Dieu, c'est afin que soient magnifiées les richesses de la grâce dont j'ai été l'objet, moi, misérable pécheur !

J'ai longtemps pesé le pour et le contre de cette confession, sachant bien qu'elle peut m'attirer le mépris. Mais puisque l'objet de ce livre est de souligner la bonté de Dieu, il m'a semblé que je devais dire en quelques mots ce que j'avais été autrefois, afin qu'apparaisse clairement aussi ce que le Seigneur avait fait pour moi. Il m'a aussi semblé que ceux qui vivent encore dans leurs péchés pourraient voir, par mon exemple, où conduit la vie que je menais alors, même en ce monde ; et par contre, le bonheur qui est comme lié au service de Dieu : voyant ce que Dieu a fait pour moi, ils seront encouragés à se tourner vers lui.

J'ai agi en insensé ; je m'avilis aux yeux des habitants de Bristol, afin que vous, chers compagnons de péché encore inconvertis qui lirez ces lignes, vous deveniez sages. L'amour de Christ m'a poussé à parler de mes mensonges, de mes vols, de mes fraudes d'autrefois. N'imaginez pas que je sois fou, et que c'est pour cela que j'ai dit tout ce que j'avais dans le cœur ; non, mais si j'ai parlé comme un insensé, c'est par amour pour les âmes. Dieu fasse, dans sa bonté, et pour l'amour de son Fils, que ces pages soient pour vous « en odeur de vie », et que vous viviez.

Si je parle ouvertement de quelques-uns des péchés et des erreurs dans lesquels je suis tombé après ma conversion, si je publie les exaucements de prière accordés et la façon dont Dieu a subvenu à mes besoins temporels, si je livre certains détails de ma vie de famille et dis le succès que Dieu a accordé à mes travaux, ce n'est pas que j'ignore que ceci est contraire aux coutumes du monde et aux intérêts de ma réputation terrestre ; ce n'est pas que je traite mes fautes à la légère, ni que je veuille me glorifier de l'exaucement accordé à mes prières, non plus que d'avoir été de bien des manières un instrument utile dans l'œuvre du Seigneur. Non ; mais ce que j'ai écrit je l'ai écrit dans la pensée que cela pourrait être utile à mes frères. Si je mentionne quelques-uns de mes péchés, quelques-unes de mes erreurs, c'est afin que ce qui a été pour moi une perte devienne pour eux un gain.

Si je publie les exaucements accordés, c'est pour qu'ils soient encouragés à exposer à Dieu tous leurs besoins. Si j'ai parlé des biens temporels reçus, si j'ai dit avec quelle abondance Dieu avait subvenu à tous mes besoins depuis l'époque de mon départ de Londres au commencement de 1830, c'est afin de les inciter à chercher premièrement le royaume de Dieu et sa justice, dans l'assurance que Dieu leur donnera alors tout ce qui est nécessaire à cette vie terrestre.

Si j'ai noté certaines circonstances familiales, c'est pour que les enfants de Dieu soient encouragés à se décharger sur le Père céleste de tous leurs fardeaux, de tous les soucis du foyer.
Enfin, si je publie les succès que le Seigneur a accordés à l'activité de son serviteur, c'est pour montrer que lorsque nous réglons notre vie d'après les principes de la Bible, nous avons Dieu pour nous et qu'il bénit notre prédication pour les âmes.

Si de quelque manière j'ai commis quelque erreur en ce que j'ai écrit (et quel travail d'homme n'est pas entaché d'erreurs ?), j'ai erré après avoir longuement prié. En écrivant, j'ai constamment demandé le secours de Dieu. En révisant mon travail, il m'est constamment arrivé de tomber à genoux... Fréquemment, j'ai supplié le Seigneur de bénir mes pauvres efforts pour dire ses louanges ; et, à cause de la joie éprouvée tandis que je priais ainsi, à cause du très sincère examen de mon cœur, je puis dire sans la moindre hésitation que je sais que Dieu bénira ce livre.

George MÜLLER
Bristol, 5 juillet 1837.

CHAPITRE

1

Enfance et jeunesse

(1805-1825)

Je suis né le 25 septembre 1805, à Kroppenstaedt près de Halberstadt, en Prusse. En janvier 1810, mes parents quittent Kroppenstaedt pour Heimersleben, qui est distant de quelque six kilomètres, car mon père vient d'y être nommé receveur des contributions indirectes.

Avant d'aller plus loin, je tiens à dire que mon père a un faible pour moi et me préfère à mon frère, ce qui nous fait beaucoup de mal à tous deux : chez moi cela entretient l'orgueil ; chez mon frère cela fait naître des sentiments d'inimitié contre mon père et contre moi.

Mon père, qui nous élève selon les principes du monde, nous donne des sommes d'argent relativement élevées pour notre âge. Non pour être dépensées, mais afin, dit-il, que nous apprenions à posséder sans dépenser. Je dois avouer que cette façon de faire aura de funestes résultats et qu'elle nous induira en de nombreux péchés. En effet, il m'arrive fréquemment de dépenser mon argent en inutilités, puis de dire quelque fausseté lorsque mon père s'enquiert de mon petit trésor. Ou bien je ne porte pas tout l'argent reçu, ou bien je lui assure que je possède plus que je n'ai en réalité, en comptant ostensiblement devant

lui une somme imaginaire. À la longue, cette supercherie sera découverte et je serai puni. Mais je dois ajouter que ceci ne m'amènera pas à changer de conduite. Au contraire, il m'arrivera souvent de prendre l'argent qu'on remettait à mon père et qui appartenait au gouvernement. Mon père devra donc, à bien des reprises, rembourser de sa poche ce qui manque. Je n'ai même pas dix ans ! et les vols se succèdent. Un jour, mon père s'avise de compter une somme d'argent qu'il laisse dans la chambre où je me trouve ; puis il sort. Me voyant seul, j'en prends une partie que je dissimule dans mes souliers, entre le pied et la semelle. À son retour, mon père compte l'argent. S'apercevant qu'il manque quelque chose, il me fouille et découvre le larcin. Bien que je sois puni en cette occasion et en plusieurs autres, je ne me souviens pas que cela fasse sur moi d'autre impression que de m'amener à réfléchir sur la façon dont je pourrais m'y prendre avec plus d'habileté une autre fois. Ce ne sera donc pas la dernière fois que je me rendrai coupable de vol.

Toujours plus bas

J'ai dix ans et demi lorsque je suis envoyé à Halberstadt pour y commencer des études classiques en vue de l'Université. Mon père me destine à devenir pasteur. Il ne pense pas au service de Dieu, mais veut que j'aie plus tard une jolie situation. À Halberstadt mon temps se partage entre l'étude, la lecture des romans et la dissipation, malgré ma grande jeunesse. J'y reste jusqu'à l'âge de quatorze ans.

C'est à cette époque que je perds ma mère. Alors qu'elle se meurt, je passe la nuit à jouer aux cartes jusqu'à deux heures du matin, ignorant qu'elle est malade. Le jour suivant, un dimanche, je vais dans une taverne avec mes compagnons de péché ; puis, à moitié ivres, nous parcourons ensemble les rues de la ville. Le lendemain, j'assiste pour la première fois au cours d'instruction préparatoire à la confirmation. C'est à peine si j'écoute ce qui est dit. Lorsque je regagne ma chambre,

je trouve mon père qui est venu nous chercher, mon frère et moi, pour assister à l'enterrement de ma mère.

Cette épreuve ne fait pas d'impression durable sur moi ; et je continue à m'enfoncer toujours davantage dans le mal. Trois ou quatre jours avant ma confirmation, et par conséquent avant mon admission à la Sainte Cène, je me rends coupable d'un péché grossier. La veille même du jour où je serai confirmé, alors que pour suivre la coutume je confesse mes péchés au pasteur dans la sacristie, je le vole délibérément de la douzième partie de ce que mon père m'a donné pour lui remettre.

C'est avec ces sentiments, et alors que j'ignore la prière, la repentance véritable, la foi, le plan du salut, que je suis confirmé et que je m'approche pour la première fois de la Table Sainte, le dimanche qui suit Pâques en l'année 1820.

Toutefois, je ne suis pas sans ressentir en une certaine mesure, la solennité de l'acte accompli : je reste à la maison l'après-midi et le soir, tandis que ceux qui ont été confirmés avec moi, garçons et filles, partent se promener à la campagne. C'est aussi à cette occasion que je prends la résolution d'abandonner mes vices, et d'étudier davantage. Mais comme je ne compte pas sur Dieu et seulement sur moi-même, ces résolutions restent inutiles et je ne tarde pas à devenir encore plus mauvais. Jusqu'en juillet 1821, l'étude et les plaisirs se partagent mon temps. Ces derniers ont la plus grande part : je joue du piano et de la guitare, je lis des romans et je fréquente les tavernes, malgré toutes les résolutions souvent prises de changer de vie. Comme je dépense fréquemment en plaisirs l'argent destiné à mon entretien, je suis à plusieurs reprises plongé dans l'embarras. Un certain jour, ayant faim, je vole un morceau de pain grossier, la ration d'un soldat de passage logé dans la maison que j'habite. Quelle chose amère et douloureuse que le service de Satan !

Mais comme je ne compte pas sur Dieu... ces résolutions restent inutiles

En juillet 1821, mon père est nommé à Schœnebeck, près de Magdebourg. Je vois là l'occasion de rompre avec ma vie de dissipation, et je demande à mon père de me faire quitter Halberstadt pour entrer au collège de Magdebourg. Je pense que d'être séparé de mes compagnons de débauche et éloigné de certains pièges, enfin que le fait d'étudier avec d'autres professeurs, m'aidera à vivre une vie meilleure. Mon père consent à ce que je lui demande. Toutefois, comme je ne compte pas sur Dieu, au lieu que le changement souhaité se produise, je continue de descendre la pente du péché. Je quitte donc Halberstadt pour m'installer à Heimersleben ; il est convenu que j'y reste jusqu'à la Saint-Michel pour surveiller certains travaux d'aménagement que mon père fait faire, afin de louer sa maison de façon plus avantageuse. Libre désormais de toute tutelle, je deviens de plus en plus paresseux, et tombe toujours plus bas en toutes sortes de péchés.

La Saint-Michel venue, je demande à mon père de rester jusqu'à Pâques, proposant d'aller chez le Dr Naegel, un pasteur, pour étudier avec lui les classiques. Comme le Docteur est très érudit, prend des élèves, demeure aussi à Heimersleben, et est un ami de mon père, j'obtiens ce que je demande.

Je m'installe alors dans la propriété paternelle où je vis presque sans aucune surveillance. Chargé de percevoir pour le compte de mon père de fortes sommes qui lui sont dues, je donne les quittances de l'argent reçu mais en prends pour moi une bonne partie, faisant croire à mon père qu'il n'y a eu qu'un règlement partiel.

En novembre, je vais à Magdebourg pour mon plaisir. J'y descends dans un hôtel de premier ordre, où, en dix jours, j'ai dissipé mon avoir. Bien que mon père ait découvert ma fugue, une fois de retour à Heimersleben je fais rentrer à nouveau tout l'argent possible ; puis, ayant entassé mensonges sur mensonges pour obtenir le consentement de mon professeur, je pars pour Brunswick où je suis attiré par une jeune personne dont j'ai fait la connaissance dix-huit mois auparavant. Je m'installe dans un hôtel de premier ordre, et, la semaine terminée, je n'ai plus rien. Comme je désire prolonger encore mon séjour, je me rappelle que j'ai un oncle dans la ville, un

beau-frère de mon père, et je vais le voir en m'excusant d'avoir tardé à le faire. Je reste huit jours chez lui ; après quoi, il me prie poliment de m'en aller.

Pris au piège

Dehors et sans argent, je me rends alors dans un village des environs de Brunswick où je descends à l'hôtel et dépense sans compter durant toute une semaine. Mais le propriétaire soupçonnant sans doute que je suis sans moyens d'existence, présente sa note. Comme je ne peux la régler, je dois laisser en gages mes meilleurs vêtements, et partir. Ce n'est pas sans difficulté que j'évite la prison.

De là, je me rends à Wolfenbüttel, à quelque huit kilomètres, et m'installe confortablement à l'auberge comme si j'avais les poches bien garnies. J'y reste deux jours, puis je songe au moyen de disparaître, car cette fois je n'ai plus rien à laisser en gage. Au matin du deuxième ou troisième jour, je sors tranquillement de la cour ; mais une fois dehors, je me mets à courir. On m'observe sûrement de la maison, car on crie après moi et je dois revenir. J'explique alors ma situation. L'aubergiste est sans pitié. Il me fait arrêter et on me conduit à la gendarmerie entre deux soldats. Là, l'officier, me soupçonnant d'être un vagabond ou un voleur de profession, me fait subir un long interrogatoire qui dure trois heures ; puis il ordonne qu'on me conduise en prison. De sorte qu'à l'âge de seize ans, je me trouve sous le même toit que des voleurs de profession et des meurtriers, et je suis mis à leur régime.

Ainsi, ma distinction et mes bonnes manières ne suffisent pas à me tirer d'affaire. Le premier soir, et comme faveur spéciale, on ajoute bien quelque chose au pain du repas ; mais dès le lendemain je suis mis au régime des prisonniers : du pain, un pain très grossier, et de l'eau. Pour le déjeuner : des légumes, mais pas de viande.